

Cahiers de géographie du Québec

Centralités métropolitaines

William J. Coffey, Claude Manzagol et Richard Shearmur

Centralités métropolitaines
Volume 44, numéro 123, 2000

URI : id.erudit.org/iderudit/022921ar
<https://doi.org/10.7202/022921ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN 0007-9766 (imprimé)
1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coffey, W., Manzagol, C. & Shearmur, R. (2000). Centralités métropolitaines. *Cahiers de géographie du Québec*, 44(123), 277–281. <https://doi.org/10.7202/022921ar>

Tous droits réservés © Cahiers de géographie du Québec, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Centralités métropolitaines

William J. Coffey, Claude Manzagol et Richard Shearmur
Université de Montréal et INRS-Urbanisation

La fin du deuxième millénaire a consacré la montée fulgurante de puissants organismes urbains qui dominent et structurent la planète : c'est le temps des métropoles; au moins 25 d'entre elles comptent plus de 10 millions d'habitants en l'an 2000, contre 5 seulement en 1980; les États-Unis ont 25 aires métropolitaines de plus de 2 millions, mais le mouvement est général et couvre des formations économiques et sociales fort différentes. Le phénomène de métropolisation ne se réduit pas à une dimension démographique; il doit son ampleur et son originalité à la concentration spatiale des fonctions stratégiques du nouveau système productif : les appareils de commandement et de contrôle, les centres de création des nouveaux produits et procédés, les phases nobles des fabrications de pointe et les multiples services requis à ces fins s'agglutinent dans un nombre restreint de métropoles desservies par de formidables *hubs* logistiques; si la mondialisation alimente l'épanouissement de quelques villes « globales », toutes les grandes métropoles participent, à des degrés divers, aux multiples flux et interactions qui tissent la trame et la chaîne du système-monde. Ces métropoles sont à l'évidence dotées d'une forte centralité.

Le concept de centralité est tout à la fois puissant et flou. Sous-jacent à la théorie des lieux centraux, il n'a été que tardivement utilisé, et explicité plus tardivement encore. « Propriété de ce qui est au centre ou de ce qui est le centre », la définition des *Mots de la géographie* laisse entrevoir une complexité qu'il faut démêler. On peut s'entendre (voir les articles de P. Claval, de M. Polèse et de J. Monnet) pour reconnaître les dimensions économique, sociale, politique et symbolique : concentration en un lieu stratégique des acteurs et des activités tirant parti de l'accessibilité, des moindres coûts de transfert, des avantages de l'agglomération, de la richesse de l'information; mais aussi intensité et variété des formes de sociabilité; mais enfin localisation du pouvoir et charge de significations. Ces différentes dimensions ne coïncident pas nécessairement dans l'espace géographique; cependant, leur imbrication est le cas de figure le plus fréquent. La théorie des lieux centraux a proposé les principes de composition architecturale des réseaux et la théorie de la communication en a généralisé la portée. La traduction géographique de la centralité n'est pas immuable, la dynamique des réseaux en témoigne. Elle exprime, compte tenu des héritages, des inerties, l'état du système productif et les capacités des techniques de communication. La métropolisation contemporaine en traduit la mutation combinée. Concentration des fonctions stratégiques, *hubs* logistiques, effets de tunnel, etc. : P. Claval décrit bien le laminage des pyramides christallériennes, l'affaiblissement des « centralités de zone » et la puissance des centralités ponctuelles qui fondent la force des métropoles.

La transformation des espaces métropolitains n'est pas moins considérable, qui traduit également la double évolution des appareils de production et des techniques de communication. L'image millénaire que nous avons de la ville s'organise autour de l'agora, du forum, de la cathédrale, du palais ou du beffroi : autour de ce point de commandement, d'interaction, s'ordonnent les hommes et leurs activités. La ville vit de son centre, écrivait J. Labasse, « champ d'exercice et d'accomplissement des responsabilités et des satisfactions d'un ordre élevé; prestige, information et interconnexions en sont les attributs apparemment irrécusables », et par la vertu de son centre « la métropole contrôle, présente, distribue, rassemble » (J. Labasse, 1966 : 357).

Le formidable étalement urbain postérieur à la seconde guerre mondiale n'a pas, dans un premier temps, changé le principe de cet ordonnancement : desserrement de l'industrie, déferlement des pavillons ici, là des bungalows. D'ailleurs, l'organisation du commerce de détail semblait bâtir une véritable hiérarchie christallérienne où la domination du centre-ville était relayée par les grands centres commerciaux régionaux, les centres commerciaux de quartier, de voisinage, et les commerces de proximité assurant le ravitaillement sur une aire accordée à leur niveau d'équipement. C'est dans les années 1980 qu'on a pris conscience d'une modification essentielle : la suburbanisation des bureaux, des activités tertiaires changeait la donne en créant de la densité, en alimentant un processus et des formes de reconcentration spatiale. La terminologie a sanctionné l'apparition du phénomène : *suburban downtowns*, *technoburbs*, etc. C'est sans aucun doute *edge city*, le néologisme proposé par J. Garreau (1991), qui a connu le plus franc succès : la traduction française de *edge city* – la « ville-lisière » – ne rend pas pleinement justice à l'expression américaine qui renvoie certes à un positionnement spatial dans l'agglomération, mais aussi à une dimension dynamique de « front ». Une *edge city*, selon Garreau, c'est un lieu d'existence récente – non-lieu il y a 20 ou 30 ans – perçu comme tel par la population, comportant plus d'emplois que de chambres à coucher, un minimum d'un demi-million de mètres carrés de bureaux, 65 000 mètres carrés d'espace commercial, un ou deux grands hôtels, un centre de congrès, et surtout la présence d'un ou deux sièges sociaux d'entreprises du palmarès de Fortune 500. Au-delà des critères quantitatifs, c'est bien de l'apparition de nouveaux lieux de pouvoir qu'il s'agit avec les symboles et les moyens de son exercice. Le monopole du centre-ville est battu en brèche. À Atlanta, deux de ces noyaux – Cumberland-Galleria et Perimeter Georgia 400 – affichent une plus grande superficie d'espaces à bureaux que le centre-ville traditionnel qui n'a plus l'apanage des fonctions de direction. Doit-on conclure que Rome n'est plus dans Rome et qu'un retournement spatial est en cours, sinon avéré? En tout état de cause, l'émergence de centralités nouvelles et, plus globalement, la recomposition de la centralité accompagnent la structuration de ces vastes territoires à configuration et texture originales qu'on appelle désormais « métapoles » (Ascher, 1995). C'est le thème du présent numéro des *Cahiers de géographie du Québec*.

Mesurer la transformation en cours est précisément un défi en raison du caractère multidimensionnel du concept de centralité. La mesure la plus synthétique demeure la rente foncière qu'utilisent C. Chapain et M. Polèse pour trente-deux métropoles nord-américaines; ils proposent un indice simple de centralité, rapport de la rente au centre-ville à la rente en banlieue dont ils suivent l'évolution entre 1980 et 1995.

C'est dans l'évolution de la localisation de l'emploi que W. Coffey, C. Manzagol et R. Shearmur cherchent à déceler le sens et l'ampleur du mouvement dans le cas de Montréal pour une période comparable. Le vieux modèle de Clark paraît sans doute bien anachronique; T. Bunting, P. Fillion et H. Priston constatent cependant que l'importance de l'espace résidentiel urbain confère au critère de densité une valeur toujours actuelle : ils suivent l'évolution des gradients de densité pour neuf agglomérations canadiennes entre 1971 et 1996 avec deux modèles de régression. P.-Y. Léo et J. Philippe suggèrent que l'on peut enrichir la trousse à outils de la géographie économique avec des techniques issues du marketing : ils mesurent et qualifient ainsi la satisfaction du consommateur au centre-ville et en périphérie. Quant à la centralité symbolique, moins aisée à convertir en chiffres et en courbes, J. Monnet formule l'hypothèse d'une échelle socioculturelle permettant de mesurer la qualité centrale d'un lieu.

Les résultats des analyses empiriques, au fond, ne surprennent guère, mais permettent de rogner les ailes à quelques mythes et projections simplistes. Certes, le modèle monocentrique appartient au rayon des accessoires démodés; le desserrement des populations et des activités est à peu près partout évident. Pourtant, même en matière résidentielle, le tableau est plus nuancé qu'on ne le dit généralement : Montréal, Québec et Vancouver présentent une centralité statistiquement incontestable (Bunting *et al.*). Chapain et Polèse constatent que l'indice de centralité demeure supérieur à l'unité dans la plupart des grandes villes nord-américaines et ne permet donc pas d'accréditer la thèse d'une tendance généralisée au déclin des centres-villes; Coffey *et al.* montrent que le pôle central d'emploi continue de croître à Montréal, certes sur un rythme beaucoup moins soutenu que les pôles périphériques; le maintien de la base financière et des sièges sociaux confirment le rôle directionnel du centre-ville. Les analyses de Léo et Philippe disent que les consommateurs valorisent les commerces de périphérie en matière d'accessibilité, de sécurité, d'horaires et de prix, mais qu'ils continuent d'accorder au centre une meilleure cote en matière d'environnement, de qualité, de variété; ici et là, leurs attentes ne sont pas les mêmes et témoignent d'une construction différente de la centralité. Les centres-villes conservent une spécificité certaine : dans les très grandes villes – pensons à Manhattan – il n'existe tout simplement pas de « substitut à Wall Street ou à la 5^e avenue ».

On conçoit bien que la congestion du centre, la vétusté des édifices, etc., soient de puissantes forces centrifuges. On conçoit également qu'au-delà d'un certain seuil – toutes choses étant égales par ailleurs – les déséconomies l'emportent sur les bénéfices de l'agglomération, donc qu'un processus de filtrage amène au desserrement des activités les moins aptes à amortir les surcoûts d'une localisation centrale. Mais de là à conclure que les forces à l'œuvre dans les villes nord-américaines sont strictement d'ordre économique, il y a un pas à ne pas franchir. L. Bourne (1996) a bien mis en évidence le rôle des pouvoirs publics qui ont favorisé la suburbanisation (autoroutes, parcs industriels, subventions à la construction résidentielle, fiscalité des entreprises, etc.). Plusieurs articles du présent numéro insistent, dans le panorama qu'ils font des facteurs à l'œuvre dans le modelage de la forme urbaine, sur le jeu complexe des interactions; ils mettent en garde contre tout réductionnisme économique ou technologique. M. Jourdenais fait justice du mythe de la *Telecity* : la ville est par excellence un grand commutateur; la mutation

de la vitesse et des modes de communication déplace-t-elle, fragmente-t-elle la centralité? Certains annoncent son anéantissement et promettent une organisation topologique et non hiérarchique de la ville à l'âge post-urbain. À l'évidence, pour un horizon prévisible, *Broadacre City* n'est pas en voie de matérialisation. De la même manière, les changements économiques et les innovations technologiques sont reçues différemment par les divers milieux métropolitains et le devenir de la forme métropolitaine est étroitement dépendant des héritages historiques et des univers politiques et culturels. Voici une quinzaine d'années, M. Goldberg et J. Mercer (1986) avaient questionné le « mythe de la ville nord-américaine ». L'essai de Ch. Alvergne et W. Coffey met en parallèle les forces urbaines en Europe et en Amérique du Nord : des convergences sont nettement perceptibles, malgré « des soubassements institutionnels, culturels et politiques différents ». Toutefois, les originalités demeurent, qui vont au-delà des nuances; cela est évident à l'intérieur de l'Amérique du Nord, et même entre les métropoles américaines : Chapain et Polèse montrent que les indices de centralité sont beaucoup plus faibles pour les villes du Midwest et surtout de l'Ouest.

Le présent numéro thématique aborde deux autres questions essentielles. Le modèle tendanciel de l'organisation métropolitaine est incontestablement polycentrique : *edge cities* avérées ou simples pôles d'emplois, les formes de reconcentrations spatiales sont vigoureuses et témoignent du jeu des forces d'agglomérations : il en est ainsi des pôles de Ville Saint-Laurent-Dorval, de Longueuil, de Laval, notamment, dans le cas montréalais. Pour autant, même lorsque la convergence fonctionnelle est très grande comme dans de nombreuses villes américaines, la texture, la physionomie des nouveaux agrégats diffèrent fortement du centre-ville : les combinaisons *mall*/parc technologique/tours à bureaux/habitat des analystes de symboles offrent un paysage radicalement nouveau, où la densité notamment est beaucoup plus faible : une figure différente de la centralité. Le modèle polycentrique se renforce-t-il? L'exemple montréalais plaide pour une réponse nettement positive. Mais il est des auteurs américains pour n'y voir qu'une forme transitoire (Gordon et Richardson, 1996) et annoncer une dispersion dont ils repèrent déjà les signes à Los Angeles; Los Angeles comme archétype post-moderne ou comme sublime exception? Ne discerne-t-on pas par ailleurs une relance des centres-villes traditionnels? Esquissée voici une quinzaine d'années, une théorie des cycles urbains laissait entrevoir une « réurbanisation », un retour au centre. N'est-ce pas un mouvement que favoriseraient l'internationalisation croissante des métropoles et l'épanouissement de la nouvelle économie revivifiant les aires péricentrales que préfigurent les Cités du Multimédia et du Commerce électronique à Montréal? Ou n'est-ce qu'un de ces frémissements périodiques, trompe-l'œil de l'agora retrouvée?

Loin de s'étioler, le débat sur la forme urbaine est riche et animé : puisse cette livraison des *Cahiers* y contribuer.

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

- ASCHER, F. (1995) *Metapolis ou l'avenir des villes*. Paris, Odile Jacob.
- BOURNE, L. (1996) Reurbanization, Uneven Urban Development, and the New Debate on Urban Forms. *Urban Geography*, XVII (8) : 690-713.
- GARREAU, J. (1991) *Edge City: Life on the New Frontier*. New York, Doubleday.
- GOLDBERG, M. A. et MERCER, J. (1986) *The Myth of the North American City*. Vancouver, University of British Columbia Press.
- GORDON, P. et RICHARDSON, H. (1996) Beyond Polycentricity: The Dispersed Metropolis, Los Angeles 1970-1990. *Journal of the American Planning Association*, pp. 289-295.
- LABASSE, J. (1966) *L'organisation de l'espace*. Paris, Hermann.